

«SOIGNER EST UN DEVOIR»

L'action humanitaire en Afrique de l'Ouest a particulièrement souffert de la pandémie de coronavirus, comme en témoigne le médecin Charles-Henry Rochat.

Au Moyen-Orient pour soigner les blessés de guerre, puis en Afrique pour venir en aide aux femmes, Charles-Henry Rochat a dès le début de sa carrière de médecin dédié une partie de son temps et son savoir au plus démunis. Depuis vingt-cinq ans, son combat se nomme la fistule obstétricale: une lésion des tissus de la vessie qui survient lors d'un accouchement au cours duquel la tête de l'enfant reste longuement coincée dans le bassin de la mère, faute d'assistance médicale.

Au sein de la Fondation genevoise pour la formation et la recherche médicales (GFMER), Charles-Henry Rochat a créé le programme Fistula Group, qui intègre prévention, traitement, recherche et formation. Remis d'un Covid sévère qui lui a valu deux semaines de coma au printemps 2020, l'urologue également médecin à la Clinique Générale-Beaulieu du Swiss medical network est reparti en mission humanitaire en mars, puis en avril de cette année. Assis dans son bureau genevois, il lit le dernier mail en provenance du Bénin, reçu du directeur de l'hôpital de Tanguiéta début septembre: «Bien que le Covid ici soit peu virulent, les retombées sont désastreuses...». Charles-Henry Rochat raconte les conséquences de la pandémie de coronavirus sur le travail médical et humanitaire.

Comment le Bénin vit-il la pandémie de Covid-19?

L'hôpital où j'opère lors des missions, dans le Nord, n'a jamais été surchargé par des patients atteints du coronavirus et le nombre de décès pour l'ensemble du pays reste relativement faible. Or la pandémie a tout de même considérablement affecté les soins. Avec la fermeture de l'aéroport de Cotonou, les missions humanitaires médicales, environ vingt-cinq par an, se sont totalement arrêtées en 2020. Puis, les quarantaines obligatoires à l'arrivée, comme au retour, ont compliqué la venue des coopérants. De nombreux malades n'ont pas pu avoir accès à leur traitement et la formation du personnel sur place a pris du retard. Actuellement, la situation s'est normalisée.



« Au Bénin, les conséquences de la pandémie ont été dramatiques pour les patients »

Charles-Henry Rochat
Médecin

Plus que le virus en lui-même se sont les restrictions de voyages qui ont entravé le bon fonctionnement de l'hôpital?

Oui, et les patients aussi ont eu des difficultés à atteindre l'hôpital. Certains viennent de loin pour s'y faire soigner et les taxis-brousse ne circulaient que de manière très limitée.

Concernant la fistule obstétricale, la crise du Covid-19 a mis à mal notre stratégie de prévention qui consiste à inciter les femmes enceintes à se rendre dans des centres médicaux pour consulter. À défaut de se déplacer, les femmes ont accouché à domicile et le nombre de situations désastreuses a augmenté.

Sans compter celles et ceux qui craignaient d'attraper le coronavirus à l'hôpital. Cette peur a également gagné le personnel humanitaire. Et ce n'est hélas pas une situation nouvelle pour le pays. Lors de l'épidémie de fièvre hémorragique de Lassa en 2014, j'avais dû m'y rendre pour opérer des malades en attente de soins, quand toutes les autres équipes s'étaient désistées.

Si la pandémie a compliqué l'activité humanitaire sur place, a-t-elle aussi eu un effet indirect sur la récolte de fonds, sachant que les pays qui prodiguent cette aide sont eux-mêmes touchés par la crise sanitaire?

Les donations pour la GFMER ont effectivement diminué durant la pandémie. La philanthropie s'est accélérée, mais au profit de préoccupations plus locales, ce qui est normal, et de la recherche pour un traitement contre le Covid-19. C'est incroyable tout l'argent qui a été levé dans ce but. Si on avait mis ce montant dans la recherche contre le sida, peut-être aurions-nous aujourd'hui un vaccin.

L'année prochaine, vous comptez repartir en mission à Tanguiéta. Où trouvez-vous la motivation pour poursuivre votre engagement humanitaire après toutes ces années?

Avant tout dans l'amour de soigner. On a tellement de privilèges en Suisse pour acquérir la formation et les dernières technologies. Le fait de pouvoir transférer une partie de mon savoir sur les pays à faible ressources est une grande satisfaction, même si j'estime que ce soit un devoir. Le Covid-19 m'a rendu très malade en 2020 et je me suis entièrement reconstruit avec l'objectif de continuer cette vie qui me passionne. ■

Propos recueillis par Justine Fleury



Photos: © Nicolas Cleuet